

Les arts médiatiques La course à obstacles

Jean-Pierre Le Grand

Volume 39, Number 160, Fall 1995

Arts et nouvelles technologies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Grand, J.-P. (1995). Les arts médiatiques : la course à obstacles. *Vie des arts*, 39(160), 13–15.

LES ARTS MÉDIATIQUES

LA COURSE À OBSTACLES

DOSSIER
ARTS ET NOUVELLES TECHNOLOGIES

Jean-Pierre Le Grand

Georges Dyens (Canada)
Big Bang II
Holosculpture, 1987



■
Il est normal qu'un médium

- des médias, en fait -

aussi nouveaux que les arts

électroniques ou médiatiques

suscitent quelques questions.

Mais c'est à croire, cette fois,

que l'on a pris plaisir à

multiplier les obstacles.

Comment définir ce qui est et n'est pas électronique – ou médiatique (les deux étant parfois employés indistinctement, sans être synonymes pour autant)? Car les classements traditionnels, qui s'appuient sur le médium employé (peinture, objet, vidéo) sont remis en question: «...recourir aux nouvelles technologies ne suffit pas (...) pour devenir artiste de la communication» explique Pierre Moeglin, qui nous met en garde contre ceux qui «mettent seulement de nouvelles surfaces d'inscriptions et d'autres matériaux au service de préoccupations inchangées». L'accent sur l'intention n'a jamais facilité la tâche qui consiste à évaluer et à situer les œuvres, au contraire. Deux tendances se manifestent par rapport à l'art qui a précédé les arts médiatiques: la rupture ou la négation pure et simple. Cela dit, comme l'art ne fait que déjouer ses propres pratiques et se remettre en question depuis un siècle...

Comment voir des arts médiatiques, et où? Dans des musées d'art? Les habitués de ces musées seront-ils attirés par des machines étranges, qui clignotent, éruent, tonitruent et surtout, tournent le dos aux autres médiums, même «contemporains», qui du coup deviennent soudain «classiques»? À l'inverse des arts «traditionnels», qui recrutent surtout dans des cercles fermés proches du pouvoir ou de la culture, les arts médiatiques trouveraient leur public «naturel», selon Hervé Fischer, dans la classe moyenne «qui aurait trouvé

en eux son art». Mais ce public, où aller le chercher? Dans des musées des sciences et des technologies? Lesquels?

Quoi montrer? Quoi choisir, dans une production dont 95 % ne peut à toutes fins pratiques prétendre au titre d'œuvres d'art? Et s'il est vrai que les classes moyennes sont les premières interpellés par les AM, au fond, ce public, que veut-il? Quelles sont ses attentes? Veut-il voir les derniers gadgets? Certainement. Veut-il s'amuser? Sans doute. Veut-il comprendre? Apprendre? Réfléchir? Ressentir? Faudra-t-il, dans cet univers perçu à priori comme expression ludique de la technologie, y aller à doses homéopathiques avec les thèmes plus graves? Sans doute, mais tout est sans doute dans le dosage, et question de mise en scène et d'équilibre...

Comment appréhender, comparer une œuvre, en l'absence de points de repères, d'éléments de comparaison? Simple: il suffit de se rendre au Siggraph, à Los Angeles, au Symposium on Electronic Art, à Minneapolis, au Ars Electronica, en Autriche, ou à Imagina, à Monte-Carlo, etc.

Comment ne pas se réveiller abandonné, laissé pour compte avec une sensibilité en état de manque après avoir été abusé par une technologie terriblement aguichante mais vide de sens qui gravite en boucle sur elle-même? La rigueur critique, sans être étouffante, aidera à empêcher les séduisants balbutiements du début de se prolonger en bégaiements – Ô combien agaçants!

Comment conserver des œuvres évanescences ou carrément immatérielles, dont la technique est souvent très fragile ou périmée dès la première présentation, et quoi dire de ce qui arrivera dans quelques années, quand matériel et logiciels seront devenus introuvables...

Comment échanger des œuvres médiatiques et électroniques? Combien vaut un café électronique? Un réseau interactif? Comment rentabiliser un tant soit peu une production?

Comment explorer, «pour voir»? Comment tâter du virtuel ou fouiner dans des médiums en général complexes et peu accessibles aux non-techniciens?

Comment apprendre même les rudiments des arts médiatiques en dehors de toute organisation de transmission du savoir? Pendant ce temps, on forme des artistes en arts électroniques à Toronto, Londres, Paris, New York, Cologne, Francfort, Tokyo, Kyoto, New York. En attendant de monter une formation, pourquoi pas des bourses de voyage aux candidats les plus prometteurs?

Comment pratiquer sérieusement les arts médiatiques, alors que les outils sont par définition extrêmement coûteux? Borduas soupirait en pensant au coût de la peinture, que dirait-il à un jeune qui veut pratiquer l'art électronique? Quand on sait que l'ordinateur sur lequel Char Davies a développé Osmose coûte au bas mot un quart de million de dollars (et que celui destiné à son exposition au Musée d'art contemporain de Montréal vaut la bagatelle de 2 millions de dollars), il devient clair que les accès à ce savoir spécialisé n'ont plus rien à voir avec une visite chez un fabricant de pigments. Cela ne veut pas dire que les accès sont individuellement bouchés, mais collectivement... À défaut de ressources offertes à tous, il reste à faire preuve de.. créativité. «Une des plus belles œuvres médiatiques que j'ai vues», explique Michel Corbou, collaborateur de la revue Pixel et commissaire d'art médiatique, «avait été réalisée par un jeune Allemand sur un Amiga, et elle avait dû lui coûter environ 3 000 francs» (un peu moins de 1 000 dollars). Mais l'a-t-il jamais vendue?

Comment dire? Sans commentaires...

Comme on le voit, les voies sont loin d'être toutes tracées, en ce domaine des arts médiatiques. Mais au fond, ce serait surprenant, voire presque décevant: on ne peut demander aux nouvelles frontières d'offrir l'attrait de l'inconnu tout en affichant la sécurité d'un guide Michelin. Ce qui rebuttera les uns stimulera sûrement les autres... Néanmoins, ceux qui partent aujourd'hui, même en char à bœufs, ont plus de chances d'arriver «quelque part» que ceux qui attendront sur le bord du chemin. Et tant que personne ne poussera... □

DE LA PERTINENCE DES ARTS MÉDIATIQUES

Ce n'est pas tous les jours que l'on assiste à l'éclosion d'un nouveau médium, encore moins à une dizaine. Et quand chacun de ces médiums découle de technologies qui promettent de modifier, chacune à sa façon, notre rapport au monde, l'urgence de s'y arrêter est d'autant plus grande.

En tant qu'enseignante au département d'arts plastiques de l'UQAM et directrice du Groupe de recherches en arts médiatiques, Louise Poissant est dans une position privilégiée pour mesurer l'ampleur de cette réalité nouvelle alors même qu'elle émerge, encore toute chaude, des laboratoires ou des officines. Elle a donc compilé un recueil de textes intitulé *Esthétique des arts médiatiques*, destiné à permettre de prendre connaissance de la pensée très riche d'artistes, de théoriciens et de praticiens des médiums suivants: musique électroacoustique, infographie, animation par ordinateur, robosculpture, vidéo d'art, photonique (ou arts de la lumière), holographie, copigraphie, arts réseau, installations multimédia et réalité virtuelle. De Fred Forest à Pierre Moeglin en passant par Philippe Dubois, Edmond Couchot, Hervé Fischer, Paul Virilio, Roy Ascott et j'en passe, Louise Poissant nous convie à ce qui promet d'être un véritable festin d'intuitions, d'éclairs de génie, de réflexions et d'observations sur les développements, les conséquences et les horizons des arts médiatiques. Sans compter une excellente préparation en vue du 6^e Symposium international des arts électroniques (ISEA 95).

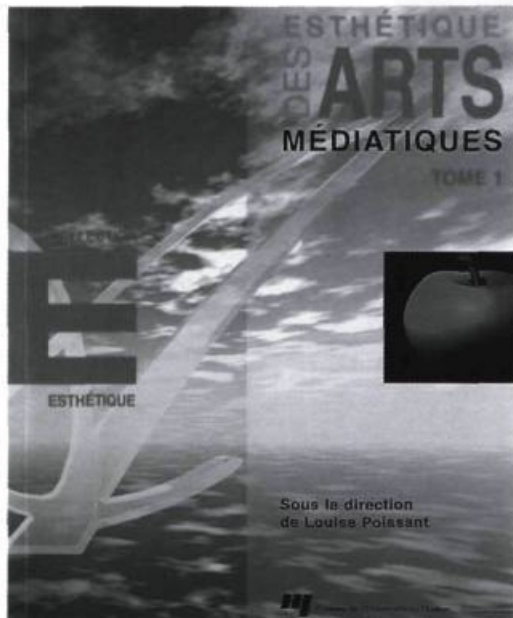
D'un point de vue «pragmatique», quel pourrait donc être l'apport des artistes à ces nouvelles technologies? Quelle est la pertinence, pour tout un chacun, de réfléchir sur ces moyens qu'un siècle enflammé de progrès et de découvertes dépose à notre porte, au seuil d'un nouveau millénaire? En deux mots, les arts dits «médiatiques» offrent un lieu unique d'où penser et vivre les nouvelles technologies, d'où réfléchir sur leurs conséquences et exprimer la sensibilité qui

leur correspond. Roy Ascott explique que l'artiste a la capacité comme nul autre de retourner un médium dans tous les sens, de l'explorer sous toutes ses coutures, d'en faire ressortir les limites et d'en tirer des possibilités insoupçonnées. De le coupler avec d'autres médiums et d'autres technologies. D'en percevoir aussi les dangers, car chaque outil traîne avec lui son «ombre». En fait, l'art est la plus sûre façon voire la seule, d'habiter et d'humaniser ces technologies avant qu'elles ne changent le monde autour de nous et en nous sans crier gare.

Au-delà des applications purement commerciales, généralement privilégiées par les développeurs, ces moyens nouveaux peuvent-ils être mis au service de nobles causes et aider à résoudre nos problèmes actuels les plus criants? Pour Gene Youngblood, le café électronique permettrait de favoriser les échanges d'idées, de sensibilités et d'informations entre pays, pour le bénéfice des moins favorisés. Parmi tous les outils que notre époque nous met entre les mains, dit-il en substance, utilisons-en certains pour contrer l'effet des autres, et pour «créer au rythme où nous détruisons».

Les médiums dits «traditionnels» et surtout matériels et solides, donc échangeables, que sont la peinture, la sculpture, la gravure, etc. ont-ils encore un avenir? La matérialité

même de leur support les rend «impropres à traduire le monde sensible d'aujourd'hui», affirme Fred Forest. Cela, seuls les arts médiatiques, impalpables, immatériels et «non négociables» pourraient le faire. Devant le mouvement vers le secteur tertiaire, l'importance croissante de la communication et la «dématérialisation du quotidien», Forest s'interroge: «Pour quelle raison l'art échapperait-il à cette évolution qui affecte tous les autres secteurs de la société?» Cela lui fait dire que «ce qui fonde «l'œuvre», ce n'est plus son support matériel ni sa représentation visuelle, picturale, mais ce qui précisément n'est pas perceptible à nos sens, tout en l'étant à notre sensibilité.» Cette position, un peu extrême, nous porte tout de même à nous demander si, à la faveur de l'actuelle (et, semble-t-il, plus ou moins permanente) crise économique, nous n'aurions pas trop laissé s'éroder la notion d'œuvre d'art comme recherche pure, libre des contraintes du marché? Serait-ce faute d'un idéal qui ne demanderait qu'à être ranimé?



Esthétique des arts médiatiques, Tome I
Collectif sous la direction de Louise Poissant
432 p illustrées (16 planches en couleur),
Collection esthétique
Presses de l'Université du Québec, 1995

Analyse par ordinateur
des portraits de Shakespeare et Elizabeth I
Lilian Schwartz (États-Unis)
The Mask of Shakespeare, 1992

